

Langagement, l'écrivain et la langue au Québec de Lise Gauvin (Montréal, Boréal, 2000, 254 p.)

Raoul Boudreau

Numéro 11, 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1005155ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1005155ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa
Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1183-2487 (imprimé)

1710-1158 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Boudreau, R. (2001). Compte rendu de [*Langagement, l'écrivain et la langue au Québec* de Lise Gauvin (Montréal, Boréal, 2000, 254 p.)]. *Francophonies d'Amérique*, (11), 19–22. <https://doi.org/10.7202/1005155ar>

LANGAGEMENT, L'ÉCRIVAIN ET LA LANGUE AU QUÉBEC

de LISE GAUVIN
(Montréal, Boréal, 2000, 254 p.)

Raoul Boudreau
Université de Moncton

Le beau titre du livre de Lise Gauvin indique d'emblée l'impossibilité, pour l'écrivain québécois, de rester indifférent à la question de la langue. S'intéressant aux relations entre langue et littérature depuis plus de vingt ans, l'auteure est mieux placée que quiconque pour faire le point sur cette question. Cet ouvrage a été précédé de plusieurs autres rédigés ou dirigés par Lise Gauvin et qui ont pour objet l'interaction langue/littérature. La particularité de ce dernier est d'être centré sur la littérature québécoise et d'offrir une synthèse inédite et claire d'un sujet dont la richesse rendait difficile la composition de cette vue d'ensemble. Certains des chapitres de *Langagement* sont des refontes ou des prolongements d'articles de l'auteure, mais l'unité de l'ouvrage n'en souffre aucunement, car le livre est traversé par de solides liens chronologiques et thématiques, et l'éclairage nouveau qu'ils reçoivent leur donne un impact qui justifie d'emblée l'entreprise.

L'itinéraire qui est tracé ici va du tourment de langage à l'imaginaire des langues, de la célèbre lettre du poète Octave Crémazie, rêvant pour le Québec d'une langue à soi, jusqu'aux fictions les plus récentes. Il est tout entier éclairé par la notion de «surconscience linguistique» que Lise Gauvin a développée au cours des années et qui est devenue un outil fort utile pour la description et l'analyse du rapport à la langue chez l'écrivain francophone. Il s'agit à la fois d'une conscience exacerbée de la langue qui entraîne une interrogation constante sur les pratiques langagières et d'un inconfort fondamental et fécond résultant des tensions entre les différentes variétés de langue qui représentent tout aussi bien des tentations que des interdits. L'écrivain francophone est, plus encore que les autres, étranger à sa propre langue et sa situation particulière oriente son travail de création et de transformation de la langue.

Dans la première partie du livre, avant d'aborder la littérature comme telle, Lise Gauvin analyse les discours sur la langue qui entourent la littérature sans en faire vraiment partie et qui ont toujours été fort nombreux au Québec. L'examen est à la fois extrêmement complet — par le nombre de textes étudiés —, minutieux et fouillé, et nous ne pourrions nous arrêter que sur quelques éléments de son parcours. Ainsi le texte fondateur d'Octave Crémazie est-il

éclairé par une très précise mise en contexte qui révèle que « le souhait utopique de Crémazie crée un imaginaire de la langue qui prendra au cours des générations subséquentes une dimension mythique » (p. 27). Les réflexions de Crémazie incitent à « concevoir la spécificité de cette littérature dite canadienne en relation étroite avec le statut de la langue » (p. 31). Ce sont les revues qui prendront le relais de ce questionnement, comme *Le Terroir* et *Le Nigog* au début du xx^e siècle, et qui continueront à faire alterner sur la question de la langue les courants régionalistes et universalistes. Au cours des années 1960, la revue *Parti pris* s'est fait connaître par ses positions sur la langue, et l'auteure souligne que, si les auteurs de *Parti pris* ont prôné provisoirement un usage littéraire du joul, « jamais il n'a été question de faire de ce non-langage une spécificité » (p. 36).

Puisque Lise Gauvin présente le Québec comme une terre de manifestes, on ne sera pas étonné d'en trouver de fort nombreux sur la langue. Paul Chamberland avec *L'afficheur hurle* et aussi Gaston Miron avec « Notes sur le non-poème et sur le poème » s'adonnent au genre dès les années 1960, dans des textes empreints de violence et de négativité qui préparent la voie au texte de Michèle Lalonde, *Speak White*, dont l'auteure fait une analyse détaillée qui montre comment dans ce texte le recours à la langue anglaise et à diverses techniques de détournement permet d'arriver symboliquement à une nouvelle distribution des rôles entre dominant et dominé. Créé en 1968 et publié en 1974, ce manifeste galvanise une bonne partie des défenseurs d'un statut amélioré de la langue française au Québec, et son impact social est si profond qu'en 1989 Marco Micone donne à son manifeste sur la langue un titre, *Speak What*, qui ne peut se comprendre sans référence au manifeste précédent. Le texte n'en suscite pas moins beaucoup de confusion et de controverses, mais Lise Gauvin peut prendre du recul et proposer, en accord avec Micone, « de lire *Speak What* comme un acte de déférence envers *Speak White*, considéré comme classique, et comme une attestation de l'existence même de la littérature québécoise » (p. 62).

Le dernier chapitre de cette première partie porte sur l'examen des textes d'écrivaines qui, au cours des années 1970, ont posé des questions à la langue et au langage et ont interrogé « la parole elle-même comme lieu et enjeu de pouvoir et de libération » (p. 72). Dans la question des rapports entre femme et langage, les Nicole Brossard, Yolande Villemaire, Louky Bersianik ou Madeleine Gagnon proposent une aventure linguistique comme aventure littéraire « qui prend soit la voie de la déconstruction d'un certain ordre du discours, ordre authentifié par la grammaire et ses lois, soit la voie d'une transgression/dérivation qui en appelle à la subversion pour inventer une autre parole, parole frontalière plus que contre-discours, parole des marges, de la contrebande, des chuchotements et des interdits » (p. 77). Les femmes écrivaines pratiquent aussi le genre hybride de la théorie-fiction dans le but de se réapproprier une langue qui leur est fondamentalement étrangère pour ne pas dire infamante. Lise Gauvin écrit : « En s'affichant comme des "voleuses

de langues", les femmes qui ont pris la parole au cours des années 1970 ont déconstruit certains mythes de la féminité pour créer un espace de langue et de langage différent, utopie concrète visant à permettre la circulation libre des discours» (p. 92).

La deuxième partie de *Langagement* est consacré à l'examen de la problématique de la langue dans la fiction romanesque québécoise. Encore une fois, la diversité des œuvres examinées est remarquable et nous oblige à renoncer à en donner un aperçu complet puisque la plupart des romanciers québécois d'importance, du XIX^e siècle jusqu'à Ying Chen, sont ici considérés.

Ce panorama, qui n'est aucunement un survol par la précision des notations, témoigne d'un travail de longue durée et il livre autant de facettes de la surconscience linguistique. Il révèle d'abord le lien constant entre les poétiques romanesques et les conceptions de la langue, qui sont les unes et les autres en transformations continues et parallèles. Les tentations du réalisme à l'origine de la création romanesque — et que l'on retrouve sous diverses formes dans des œuvres comme *Le Survenant* et *Bonheur d'occasion* — ne disparaissent jamais complètement, mais elles sont assez vite dépassées par des expérimentations qui mettent en évidence la littérature comme invention et construction plutôt que comme représentation. Ainsi, Lise Gauvin montre toute l'évolution et la complexité du traitement de la langue orale chez Michel Tremblay, complexité qui dépasse de beaucoup la simple volonté de réalisme pour atteindre une intégration festive des niveaux de langue aussi riche que la vie elle-même et qui laisse, pour notre plus grand bonheur, autant de questions irrésolues et autant de pain sur la planche. Tremblay a certes le mérite d'avoir naturalisé et légitimé l'utilisation littéraire de la langue populaire québécoise, de telle sorte que les romanciers qui le suivent « manifestent une tolérance toute particulière au plurilinguisme et une sensibilité aiguë aux faits et effets de langue » (p. 164). Certains, comme Réjean Ducharme et Yolande Villemaire, poussent plus loin la veine ludique présente chez Tremblay par la carnavalisation du langage et font exploser d'un même élan la voix narrative et les codes. Dans ce passage du tourment de langage à l'imaginaire des langues, la contribution des écrivains migrants — Marco Micone, Régine Robin ou Ying Chen — comme témoins privilégiés de la traversée des cultures, n'est pas négligeable, car leurs œuvres viennent tout à la fois diversifier, relativiser et éclairer l'expérience québécoise de la langue en littérature.

C'est donc un ouvrage extrêmement touffu, chargé d'une somme d'informations remarquable que nous livre Lise Gauvin avec *Langagement*. On se prend parfois à souhaiter que l'auteure ait poursuivi la discussion sur certaines des œuvres abordées, mais elle a de toute évidence dû faire un choix dans une matière dont l'abondance est le signe même de la fécondité de la surconscience linguistique de l'écrivain québécois. Il reste que, tel qu'il est, *Langagement* représente une synthèse indispensable sur les rapports entre langue et littérature au Québec, synthèse qui ne néglige aucun des textes marquants sur

cette question et qui a, de plus, le mérite de les citer abondamment. Comment ne pas souligner en terminant, étant donné le sujet du livre, l'inventivité de la langue de Lise Gauvin, dont le sens de la formule ne nous permet pas d'oublier qu'elle est elle-même écrivaine. La publication de ce livre confirme donc son auteure comme une des plus éminentes spécialistes du rapport langue/littérature dans la francophonie, et l'ouvrage arrive à point nommé, au moment où la question du métissage, de l'hybridité et des transferts interculturels domine la réflexion en sciences humaines. Dans ce contexte, il n'y a pas à douter qu'il servira de modèle pour des études du même genre sur d'autres corpus de la littérature francophone.